

CHAPITRE PREMIER

Un vent aigre de novembre descend de la vallée après s'être refroidi plus haut sur Murols et les Monts Dore. François regarde depuis la fenêtre de son bureau les haies effeuillées qui quadrillent le paysage entre les bâtiments de l'entreprise et Champeix.

Il va y avoir de la neige, pense-t-il. Ça va arriver en flocons rares et glacés. On sentira d'un coup que c'est vraiment l'hiver.

Il pense au nouveau directeur qui débarque tout droit de Montpellier et il se demande s'il s'attend exactement à ces hivers auvergnats renfrognés comme les gens du pays.

Il s'est laissé aller en rêvassant un moment, quand on frappe doucement à la porte. Il répond un « Oui ? » distrait, tenté qu'il est de rester près de la vitre, dans l'attente un peu engourdie de la première rafale enneigée. Il se retourne malgré tout afin de ne pas offrir à l'arrivant un accueil trop rébarbatif. Alors son visage s'illumine. Les bandeaux de ses cheveux

aile de corbeau soufflés en pagaille, ses yeux sombres encore plus brillants d'avoir reçu la bise, Annette lui sourit dans l'embrasement. Elle le regarde une minute ou une fraction de seconde, il ne sait plus, puis d'un mouvement se jette dans ses bras.

Ils restent un instant, lèvres enchevêtrées, avant de se séparer légèrement.

— Alors, technocrate, comment vas-tu ce matin ?

Il se met à rire.

— Je regardais la tempête qui se prépare et je me sentais dans la peau d'une marmotte qui s'apprête à hiberner.

— Hum ! J'espère que tu prévoyais une hibernation à deux...

Il l'embrasse à nouveau puis la conduit vers le fauteuil du visiteur, à côté de son fonctionnel bureau de cadre moyen. Ils sont en train de se forger des habitudes. Chaque fois qu'elle vient le retrouver ici, il s'assied dans le fauteuil et elle sur l'accoudoir. Elle lui met affectueusement les cheveux en désordre d'un index taquin.

— Tu sais, commence-t-elle, j'ai une idée que tu vas peut être trouver intéressante pour...

Puis elle s'interrompt abruptement parce qu'une vague luminosité bleuâtre vient d'apparaître autour d'eux. Avec les mêmes mouvements surpris, ils regardent de tous les côtés. On dirait qu'un mur luminescent se forme entre eux et le reste de la pièce,

comme une coquille qui les enveloppe en annexant aussi une bonne partie du bureau et le portemanteau. La couleur s'affirme de seconde en seconde et maintenant croît avec elle un léger grésillement, comme d'une fuite sur une ligne à haute tension. Annette a un geste pour se mettre debout mais il la retient.

— Ne bouge pas ; c'est peut-être dangereux.

Tout s'accélère. La coquille devient seulement translucide, puis franchement opaque avec de fugitives moirures. Le grésillement monte vers un paroxysme et d'un seul coup lumière et bruit s'évanouissent. Cette fois-ci, Annette et François se lèvent machinalement, complètement abasourdis. Du décor qui les entourait il y a quelques secondes ne subsistent que le portemanteau et une partie du bureau, qui bascule d'ailleurs, amputé qu'il est d'une de ses extrémités. On peut y ajouter le fauteuil et une belle zone de plancher découpée selon un cercle impeccable. Au-delà...

Eh bien, au-delà il y a devant une petite plage concave bordant une mer grise parcourue de vagues sans conviction. Derrière, la côte en pente très douce rejoint à une centaine de mètres des séries de rochers tabulaires érodés, de faible hauteur. Le ciel est dégagé. Le soleil y brille, pas très haut sur l'horizon, et sa chaleur est agréable. Il est un peu rougeâtre, comme s'il y avait une brume de poussière en suspension dans l'air, et cependant la vue semble

porter très loin.

— Qu'est ce que c'est que cette histoire ? dit Annette.

Sur le coup, il ne répond rien, mais son air dérouté parle pour lui. Il regarde de tous les côtés.

— Comprends pas... Jamais entendu parler d'un truc comme ça.

Il la serre un peu plus fort comme pour prévenir un mouvement.

— Ne sortons pas du cercle. Si ça se trouve, le truc va se reproduire en sens inverse et on a intérêt à être sur place.

Ils restent là un bon quart d'heure pendant lequel il ne se passe rien. Ils scrutent en détail le paysage sans noter quoi que ce soit de très révélateur ou seulement frappant. À un moment, une troupe de poissons fait des cabrioles très loin dans la mer. François répète, arguments techniques à l'appui, que personne n'a jamais entendu parler d'un phénomène aussi tordu. Puis ils reprennent leur contemplation. L'arc des amas rocheux limite l'horizon sur trois bons quarts de cercle. Un peu avant les premiers blocs, on distingue ça et là quelques plantes grêles. Comme rien ne se passe, François commence à bouger.

— J'ai l'impression qu'on a pris un aller simple. Autant vaudrait visiter le coin pour savoir où on est. On va monter jusqu'aux rochers pour voir ce qu'il y a derrière.

Elle se lève pour le suivre et essaie d'ironiser.

— Tu vas voir : dès qu'on aura fait dix pas, le truc bleu va réapparaître et emmener le bureau.

Il a une moue dubitative.

— J'y crois de moins en moins...

Puis il se ravise.

— Tu as raison. Autant garder avec nous ce dont on pourrait avoir besoin.

Il ouvre un des tiroirs du bureau et en extrait sa sacoche qu'il entrebâille. Il réfléchit quelques secondes, puis il en sort la plupart de ses papiers et les rejette dans le tiroir. Il garde son briquet et son stylo, y joint le couteau de commando qui lui sert de coupe-papier, une pelote de fil à poulet dont on se demande ce qu'elle fait là, puis, dans sa hâte, un peu en vrac, son calepin, sa calculatrice de poche, un mètre à ruban et quelques autres objets, sous le regard un peu amusé d'Annette. Il finit en cueillant au portemanteau son pardessus et sa toque en démocratique fourrure synthétique. Tout ça embarqué, il lui reste encore un bras pour tenir sa compagne par les épaules. Et c'est lorsqu'ils ont parcouru un bout de chemin qu'Annette fait remarquer avec un solide bon sens qu'ils auraient aussi bien pu traîner le meuble entier en dehors de la zone de transfert éventuel.

De près, les plantes se révèlent avoir des tiges grêles et ligneuses. Ce qui sert de feuilles fait froncer

les sourcils à François : des renflements régulièrement enfilés sur la tige et formés d'un gaufrage dense comme des lanternes en papier. Tout en haut, une grappe de fruits bruns gros comme des noisettes. Il en détache un et le roule distraitement entre ses doigts. Puis il se détourne et repart sans rien dire.

* * *

Monter en haut des entablements rocheux n'a pas été trop ardu. Ce sont des couches de vieux grès toutes ciselées par l'érosion. Derrière cette barrière littorale alternent des étendues de terre nue – ou de sable – coupées de zones rocheuses semblables à celle qu'ils ont escaladée. La seule végétation est constituée d'un éparpillement très clairsemé des mêmes plantes. Pas d'animaux visibles, pas d'oiseaux dans le ciel. François pense soudain qu'il n'y avait pas de traces sur le sable de la plage et qu'aucune mouche ne les a harcelés. Et ces plantes impossibles...

– Tu as une idée de l'endroit où on est ?

Annette le regarde gravement.

– Non, mais plus ça va et plus il y a de petits détails qui me chiffonnent. Je ne vois pas quelle région de la Terre pourrait rassembler tout ça.

Il tourne silencieusement ses pensées dans sa tête quelques secondes.

– Ces foutues plantes ont l'air aussi vraies qu'un

billet de sept euros !

— Les deux lunes aussi, dit Annette.

Il la regarde d'abord dans les yeux puis suit la direction de son bras tendu. À quarante-cinq degrés de l'horizon, il y a la tache blanchâtre d'un globe écorné plus petit que celui de la Lune familière. Et, bien plus bas, un autre nettement plus gros. Sans pouvoir dire à quels détails particuliers rattacher cette impression, il lui semble que les dessins des deux satellites sont très différents de ceux qu'ils connaissaient.

Ils se regardent de nouveau. Ils ont maintenant tout à fait compris. Il lui caresse doucement la joue de la paume de la main, qu'elle prend et appuie fort contre elle en fermant les yeux. Elle parle d'une voix un peu sourde.

— Deux amants, un ingénieur quadragénaire un peu introverti et une jeune journaliste d'une feuille de chou de province, sont transportés sans crier gare sur une planète inconnue. L'air est respirable et il n'y a pas de monstre bicéphale en vue. François, qu'est ce que nous allons faire ?

Il l'enlace.

— Essayer de survivre le mieux possible. Viens. Nous retournons à la plage.

Il a insisté pour qu'ils redescendent vite. Au fond de lui, il imagine le bureau reparti avec ses tiroirs pleins d'objets qui pourraient être utiles. Mais le

meuble bancal est toujours là. Ils extraient les tiroirs et les posent à distance sur le sable. Puis ils tirent le caisson lui-même et écartent le fauteuil et le portemanteau. Tout peut servir.

Ils retournent vers les rochers. François emporte le portemanteau. Sur une belle dalle de grès parfaitement horizontale, il l'installe bien d'aplomb et le cale avec de gros cailloux. Puis il marque l'extrémité de son ombre avec un petit galet et note l'heure. Il va essayer de calculer la durée du jour.

Il y a des vents dominants dans le coin. La base des rochers est plus érodée du côté opposé au soleil. Par endroits, ça a creusé des excavations honnêtement profondes. Ils en choisissent une qui s'enfonce à trois bons mètres en cent quarante de large et à peine plus de haut. Le rocher vient au dessus en surplomb en formant un auvent confortable. Ça pourra donner un abri pour la nuit.

— Comment on s'organise ? demande Annette.

Elle est encore tendue par le choc de tout à l'heure et l'effort fait pour ne pas céder à la panique. Lui se sent déjà un peu moins perturbé. La situation est ce qu'elle est. Il y a des problèmes. Trouver des solutions, c'est de la technique. Et la technique c'est rassurant.

— On a plusieurs choses à voir : trouver à manger et à boire, monter un mur en pierres sèches devant ce terrier, contre le vent et comme protection

éventuelle, faire du feu, trouver de quoi coucher autrement que sur la pierre... On pourrait commencer par la bouffe.

Elle approuve.

— Ça doit être réduit comme possibilités : les plantes et leurs graines, et la mer.

Ils se retrouvent debout de part et d'autre d'un de ces végétaux.

— Je vais essayer de voir si c'est comestible, dit François. Si d'ici quelque temps je n'ai pas de coliques ou d'hallucinations érotiques, on en mangera une bonne portion pour évaluer le pouvoir nutritif.

Elle a un bref sourire.

— Imagine que ce soit à la fois nutritif et hallucinogène... Bon, blague à part, j'en goûte avec toi. Simplement je n'ai pas envie d'être seulement spectatrice.

Ils se regardent quelques longues secondes, puis il baisse sa garde.

— O.K. Laisse-moi seulement mordre le premier. Si c'est dégueulasse, inutile de se gâter la bouche tous les deux.

Ça n'est pas dégueulasse. Une fois dépouillées de leur gaine fibreuse, les graines ont un goût de blé encore tendre et une consistance un peu farineuse. Ils en avalent une poignée et passent à autre chose en attendant le résultat.

Le bord de la mer, dans la crique elle-même, est de sable banal. La marée et les vagues y ont rejeté un mélange des tiges de plantes terrestres plus ou moins délavées, de quelques autres tiges ou branches plus contournées, de végétaux qui doivent être des algues et – vision intéressante – de coquillages. Le tout fait presque terrestre. Les coquillages sont bêtement enroulés ou bivalves. Les solutions naturelles à des problèmes identiques doivent être les mêmes à travers les galaxies.

Cinq minutes de marche jusqu'à l'une des extrémités de la crique où les rochers s'éboulent directement dans la mer leur font rencontrer des coquilles habitées. Il y a à la ligne basse des eaux de petites moules grises et roses et des genres d'escargots nacrés gros comme le pouce. Tout ça semble comestible, mais ils décident de ne pas mélanger les genres et d'attendre la fin de la digestion des graines pour avaler la petite provision de mollusques qu'ils emportent.

Ils remontent vers la grotte en longeant les rochers. Un filet d'eau sort d'un petit défilé pour rire. Ni saumâtre ni calcaire, semble-t-il. François grommelle que tout se passe aussi providentiellement que dans un film de troisième catégorie et elle lui demande s'il a la vocation des complications pour les complications. Ils se retrouvent près du portemanteau. Le mouvement de l'ombre dit que c'est encore

le matin. Lui mesure des longueurs avec son mètre, griffonne quelques équations, se trompe deux fois par énervement en programmant la calculatrice, puis finit par sortir un résultat. La marge d'erreur est encore large, mais il semble que la journée, sur ce monde, doive durer entre trente et trente-cinq heures.

— Conséquence ? demande Annette.

— Ben, ça va un peu désorganiser nos rythmes biologiques habitués à vingt-quatre heures. Nous aurons des problèmes d'adaptation. Ne me demande pas si nous nous y ferons. Je n'en sais rien. À part ça, la nuit sera plus longue, donc risque d'être plus froide. Il faut bâtir ce mur.

Ils se partagent le travail. Elle ramène de la plage des tiges pour le feu et essaie de trouver des algues sèches pas trop rêches pour le coucher. Lui se met à collectionner les blocs de pierre. Il remonte dans le chaos rocheux pour trouver des éboulis parce que les pierres anguleuses se calent mieux que des galets érodés. Il se rappelle que les environs de la source semblent glaiseux et il y retourne en portant un des tiroirs en guise de récipient. Le sol détrempé est effectivement assez plastique quoique gorgé de sable. Tant pis. Il s'en servira quand même comme mortier. Il n'y a rien d'autre.

Trimballer du bois, porter des cailloux et de l'argile, mesurer l'ombre du portemanteau. Annette qui

arrête de faire le va-et-vient et se repose un moment en triant des algues pour improviser un matelas pas trop coriace. C'est elle qui fait soudain remarquer que les graines n'ont pas l'air de leur rester sur l'estomac. Et ils s'aperçoivent qu'ils commencent à avoir très faim. Quand il revient d'une récolte rapide de graines, elle a allumé un feu et essaie de faire cuire les mollusques dans un récipient improvisé : une splendide cavité résonnante qu'un client des télécoms devait prendre dans la journée. Ce souvenir, si proche dans le temps et probablement si éloigné dans l'espace, lui tire un rire nerveux qui surprend sa compagne, et il doit lui expliquer.

Désenchantement. Les moules locales sont tout à fait insipides et se défendent âprement.

— Dis donc, lance Annette, ça va en faire poser des questions, notre disparition.

Il opine.

— Sûr ! D'autant plus qu'on trouvera une plaque de grès circulaire incrustée dans le plancher de mon bureau. Avec un peu de pot, il y aura une plante dessus. Ça va perturber pas mal de botanistes.

Ils rient un peu mais le cœur n'y est guère. Elle finit par reposer la question que tous deux tournent et retournent :

— Qu'est ce que tu crois qu'il nous est arrivé ?

Il hausse les épaules en un geste d'ignorance impuissante.

— Physiquement parlant, je n'en ai aucune idée. C'est un phénomène qui dépasse les fantasmes les plus délirants des chercheurs. Par contre il y a beaucoup de détails pratiques qui me font tiquer : la sphère qui nous a enlevés a soigneusement évité de nous endommager alors que nous aurions aussi bien pu subir le sort du bureau ; nous sommes sur une planète dont la pesanteur est très proche de celle de la Terre ; l'air est excellent ; il y a de quoi manger, s'abriter, faire du feu. J'ajouterais que nous sommes arrivés au niveau du sol alors que nous aurions aussi bien pu le faire à trois cents mètres d'altitude, etc. Tout ça mis ensemble, ça ne fait plus du tout accident, plus du tout hasard. Je commence même à croire que c'est très bien organisé.

— Tu veux dire que quelqu'un... ou quelque chose nous a sciemment transportés ici ?

— Oui. Quelqu'un, mais pas de la Terre. Il y a là-dessous une technologie en avance de plusieurs siècles sur la nôtre.

Elle frissonne en s'appuyant contre lui.

— Je le savais au fond de moi. Je le savais mais je ne voulais pas l'admettre. Qu'est ce que tu crois qu'il veut faire de nous ?

— Je ne sais pas non plus. Pour l'instant on a l'air de nous laisser faire pour voir ce que ça donnera.

Il presse sa main en disant :

— Je t'aime.

— Il faudra me le redire, tu sais. Ça m'empêche de sentir ma peur.

— Te fais pas de bile. Avec une nuit de dix-sept heures, j'aurai le temps de te le dire plusieurs fois. Bon, écoute. Moi aussi il y a des moments où j'ai froid dans le dos. Nous ne savons pas ce qui nous attend et nous sommes sous le coup du choc initial. Avec un peu de temps nous prendrons plus d'assurance, surtout si nous réussissons à nous organiser correctement. Soyons un peu patients.

— Tu crois ce que tu dis ?

— Oui, tout à fait. C'est humain ! Nous nous arrangeons toujours pour nous rassurer, même en sachant que ça peut nous rendre trop confiants.

Ils ont observé le feu pour voir comment brûlaient les divers matériaux : très mal pour les algues, trop vite pour les tiges des végétaux qu'ils ont décidé de baptiser « maïs » pour simplifier, plus posément pour les morceaux contournés. Cette nuit, quand ils dormiront, il vaudrait mieux que le feu ne s'éteigne pas. Annette a déjà traîné trois ou quatre souches contournées qui brûleront longtemps et feront des braises. Elle part en chercher d'autres.

Lui continue obstinément son mur. Vous avez déjà construit un mur ? Si oui, vous devez vous souvenir que ça n'avance pas vite. Au moment du repas il a atteint une quarantaine de centimètres de muret semi-circulaire juste devant la grotte. C'est le temps

perdu à aller chercher les cailloux et la glaise qui fait traîner les choses. Peu à peu, il grignote de la hauteur. S'inquiète de la solidité de l'ensemble, mais ça a l'air d'aller.

Le soleil monte paresseusement au zénith puis commence à basculer vers l'ouest. Arrive un moment où François en se redressant se sent si courbatu qu'il est évident qu'une pause est nécessaire. Annette, qui casse sa récolte en morceaux courts, le regarde avec sollicitude.

— Tu ne peux pas continuer comme ça. Tu vas t'effondrer.

— Ouais. Toi aussi tu dois en avoir plein le dos ?

Ils se considèrent : mains sales et écorchées, visages marqués par la transpiration et la poussière. Sainement, leur aspect lamentable les fait éclater de rire.

— J'ai une idée, dit-elle. Tant qu'à prendre des risques, on pourrait se baigner. L'eau n'est pas vraiment fraîche.

— Ça me va. Après, au lieu de reprendre tout de suite, on se promènera un peu en ramassant des graines. Ce soir on n'aurait peut être pas le temps et il en faut aussi pour la nuit. Elle sera longue et on devra manger.

L'idée du bain était tout simplement géniale. Fatigués comme ils le sont, ils se mettent à l'eau sans vouloir songer aux éventuels dangers. Ils pataugent

un moment en évitant de nager trop fort ou de s'éloigner du bord. Puis ils se laissent sécher au soleil qui est devenu très chaud.

— Tu sais, dit François, en comptant depuis notre réveil sur Terre, ça fait dans les douze heures qu'on est debout. Il faudrait faire un peu la sieste sinon on ne tiendra pas jusqu'à ce soir. Et il y a encore beaucoup à faire.

À plat ventre, le menton appuyé sur ses mains, elle considère la proposition puis se dit d'accord.

— Mais ne restons pas au soleil. On se grillerait vite fait avec nos peaux d'auvergnats de novembre.

— Ça serait plus prudent de dormir à tour de rôle, dit François.

Avant de s'affronter pour savoir qui commence, ils décident sagement de tirer à pile ou face. Le sort est courtois et désigne Annette. Elle aménage une couche sommaire d'algues sèches et du manteau de François dans un renforcement voisin et s'y installe voluptueusement pour s'endormir très vite. Elle a une aptitude au sommeil qui fait table rase des soucis du moment et émerveille le médiocre dormeur qu'est François. Il a eu un instant l'envie aiguë de s'étendre auprès d'elle et de faire l'amour, mais la nécessité inquiète de finir le mur l'a retenu. Il s'y remet, un peu frustré, après avoir réglé le réveil de sa montre pour une heure et demie plus tard. Ils iront faire la cueillette du maïs ensemble quand ils auront tous

deux dormi. Sinon il faudrait que le ramasseur aille trop loin et pendant trop longtemps pour assurer la sécurité de l'autre.

Nous restons bien des Terriens, pense François en cimentant méthodiquement ses cailloux. Méfiants, agressifs, cherchant toujours une menace derrière les situations les plus paisibles. Est ce que nous avons raison au nom de notre survie ou bien sommes nous les paranoïaques de la Galaxie ? Psychopathes grandis sur une planète folle, ça nous irait bien...

Finalement, l'heure et demie passe très vite. Peut être bien qu'il prend le coup puisqu'il a amené son mur à quatre-vingts centimètres bon poids. Mais il en reste encore une bonne volée à faire et ses épaules se rebellent à tout nouvel effort. Il réveille Annette avec précaution. Elle ouvre paresseusement les yeux, roule et s'étire, puis l'attire à elle. Ils restent quelques minutes étreints et la planète inconnue n'existe plus avec ses peurs et ses incertitudes. Puis elle s'écarte.

— À ton tour pendant que je veillerai. R.A.S. ?

— R.A.S. Ni bruit ni mouvement. Ça en devient presque agaçant.

— Tu es fatigué. Ça se voit à ton visage. Endors-toi vite.

Il s'étend comme s'il voulait s'incruster dans la paille de fortune, et aussitôt la fatigue jusque-là maintenue dans les coulisses, fond sur lui. Il a une

pensée puérilement satisfaite à l'idée d'avoir reréglé sa montre avant de se coucher, l'envie de lever la tête et de lui dire de ne pas s'épuiser au travail, mais il est déjà au seuil du sommeil. Un temps se passe, entrecoupé de rêves flous comme s'ils étaient eux-mêmes las. Quelque chose le harcèle et l'agace, et sa compréhension tâtonne avant d'identifier le *bip* obstiné du réveil. Le temps d'attraper sa montre sur son poignet gauche et il a commencé à se réveiller pour de bon.

Réveil pâteux avec une vague barre douloureuse derrière le front. Il se dresse sur son séant juste pour voir Annette qui arrive avec une cargaison de cailloux et ça le fait se lever complètement. Il sait qu'il est inutile de la sermonner. Elle est exactement aussi têtue que lui. Il secoue la tête en regardant la pile de morceaux de grès qu'elle a apportés.

— Tu te sens comment maintenant ?

— Pas trop mal, mais je veux bien arrêter. J'en ai marre.

Elle a une franchise non conventionnelle qui fait qu'on ne peut pas lui en vouloir. Elle a pensé que ce travail leur ferait gagner un temps précieux.

Elle a probablement raison, pense-t-il.

Il lui sourit

Cueillette de graines. Ça va vite. En une petite demi-heure ils ont une réserve de quelques kilos, de quoi tenir au-delà du soir et de la nuit. Pour l'eau, en réunissant tout ce qui peut servir de récipient, ils

n'auront guère que trois litres d'avance. C'est juste. Ils iront chercher les coquillages sur le tard. Le bois est déjà empilé sur un côté de la rotonde que fait le mur. Ça devrait suffire. Reste le problème des excréments. On ne peut pas se retenir dix-sept heures. Ils sacrifient un des tiroirs et le garnissent d'une couche de glaise. Au fur et à mesure ils recouvriront de glaise et de sable pour éviter l'odeur.

La construction du mur a repris. Le temps commence à se couvrir mais le vent reste faible. François accroît le stock de pierres pour ne pas avoir à faire N voyages sous la pluie au cas où elle surviendrait. Il travaille maintenant mécaniquement, presque sans penser à quoi que ce soit. Il a bien fallu construire un foyer et au-dessus quelque chose qui ressemble à une cheminée pour ne pas s'enfumer. Enfin pas trop. Ça n'a pas été simple et il a perdu à ça beaucoup de temps.

Il y a aussi la porte qui pose des problèmes. On ne s'improvise pas constructeur de voûtes en pierres sèches. Il finit par enchevêtrer des tiges et des pierres montées en oblique pour faire un étroit V renversé d'un mètre de haut. Pour que le vent n'entre pas, ils boucheront ça de l'intérieur pour la nuit. Plus tard ils verront à trouver autre chose. Pas le temps... Pas le temps...

Le soleil, dissimulé par les nuages de plus en plus épais, ne doit plus être très haut au-dessus de

l'horizon. Ils font un saut jusqu'au bord de mer pour collecter des coquillages. C'est plus difficile que tout à l'heure parce qu'ils ont compté sans la marée et que les bestiaux sont maintenant sous quarante centimètres d'eau. Puis reprend la maçonnerie, un peu à la hâte, avec parfois des gestes éternés. Elle lui passe les pierres et la glaise et ça l'avance bien. Quand il ne reste que quelques centimètres avant la jonction, la pluie commence à tomber, très fine pour le moment, juste comme il se rend compte qu'il lui faut encore deux ou trois voyages pour avoir de quoi clore la porte. Il s'y met en bénissant l'idée qu'ils ont eue de tirer à l'abri dans un renforcement les restes du bureau et le fauteuil. Il a obligé Annette à entrer dans la grotte pour qu'elle n'attrape pas froid, en arguant qu'elle entretiendrait le feu et finirait de préparer le lit d'algues. Elle s'est laissée convaincre sans protester, ce qui signifie qu'elle doit être à bout de forces.

Le bouchage du haut du mur traîne désespérément. Le vent n'est pas assez fort pour rabattre la pluie sous l'auvent du rocher, mais l'eau qu'il a reçue en allant aux éboulis a pénétré son pull mince et il se sent frissonner. La dernière pierre, la dernière poignée de glaise. Il fait passer à l'intérieur la dizaine de cailloux qui restent avec ceux prévus pour boucher l'ouverture. Puis il va pisser un peu plus loin et enfin rentre à son tour dans l'abri.

Il lui faut encore une bonne demi-heure pour monter le bouchage en pierre, sans argile parce que ce serait malcommode à défaire demain et qu'il faut bien une arrivée d'air. Par l'ouverture qui s'amenuise, il voit au dehors l'obscurité s'épaissir. Il lui semble que le piétinement précipité de la pluie s'amplifie, ou alors il se fait des idées... Puis tout est fait. Il reste un moment sans bouger, à genoux et les bras ballants. Annette lui parle mais il faut qu'elle répète trois fois avant qu'il réagisse.

— Tu es tout mouillé. Tu as froid ?

— Sais pas... Oui, un peu.

Elle l'aide à retirer ses habits humides et lui met le pardessus sur les épaules avant de raviver le feu.

— Tu veux manger un morceau ?

Il secoue la tête négativement.

— Non... Dormir, seulement dormir.

Et au bout de plusieurs secondes :

— Et toi ?

— Je vais me coucher très vite aussi, mais il vaut mieux qu'on mange avant, même si c'est peu. Tu sais, on a moins froid avec le ventre plein.

Elle a préparé à l'avance le menu unique de maïs et de moules bouillies. Non, pas tout à fait comme le précédent. Après quelques bouchées il se rend compte qu'elle a fait griller les graines. C'est bon. Il lui sourit en levant le pouce.

Il commence à faire tiède dans la grotte, mais il

faudra un moment encore avant que les parois ne se réchauffent sensiblement. Il regarde le lit. Elle a réussi à entrelacer de grosses mèches d'algues qui forment une sorte de double couette rudimentaire. Ça devrait tenir sans se dissocier en les laissant exposés au froid. Elle a suivi la direction de son regard.

— On mettra ma cape et ton pardessus entre les deux épaisseurs en guise de draps. On verra bien ce que ça vaudra.

Ils engloutissent de solides portions. Ça fait du bien au moral. Une souche calée sur le feu, il hésite à mettre en batterie son réveil et s'y décide enfin. Si le chauffage tombe trop longtemps, la température dégringolera vite. Il se donne trois heures de marge un peu au pif. Puis, comme la lassitude revient à la charge, ils finissent de faire le lit, se déshabillent en posant leurs frusques par-dessus le tas et se faufilent dans leur couche crissante. Serrés l'un contre l'autre, ils mettent un bon bout de temps à réchauffer autour d'eux une bulle assez tiède pour ne plus frissonner.

— Je crois que je pèse deux cents kilos de fatigue, dit François.

— Et moi je vais dormir un siècle si je m'écoute. Dis, réveille-moi quand tu te lèveras pour regarnir le feu.

Elle fait encore deux ou trois mouvements pour trouver une bonne position, puis son souffle devient

plus lent. Lui reste quelques minutes éveillé à contempler les ombres mouvantes que la flamme tire sur le roc au-dessus de leurs têtes. Et il plonge à son tour.

* * *

Quand son réveil sonne, il se surprend à penser qu'il lui faut tirer la couverture plus haut sur ses épaules, parce qu'il commence à frissonner. La conscience lui revient. Pas question de remonter une couverture inexistante. Le froid pénètre leur lit. Annette se tasse contre lui, pas encore réveillée. Le feu a dévoré la souche et il n'en reste qu'un tas de maigres braises. Il se faufile hors de sa couche et entreprend d'allumer quelques bouts de tiges de maïs en soufflant sur les tisons. Quand la flamme commence à monter, il empile un généreux tas de bois puis revient se mettre à l'abri en grelottant de tout son corps, tant qu'il réveille sa compagne. Ils s'enlacent, se caressent, puis font l'amour.

Elle le regarde avec un sourire malicieux dans la lumière dansante des flammes.

— Tu crois qu'on trouve des peaux d'ours sur cette planète ?

Lui se détend fugitivement mais reste pensif.

— Pour ça aussi il va y avoir des problèmes.

— Pour l'ours ?

— Non, pour l'amour. Tant que nous ne saurons

pas un tant soit peu quel avenir nous guette, il vaut mieux ne pas risquer d'avoir un enfant...

— Je sais, et je vais épuiser mes pilules dans les jours qui viennent. Écoute, ne m'en parle pas encore. Pas cette nuit en tout cas, sinon je serai vache et je te demanderai où tu comptes faire soigner tes dents creuses.

Il fait oui de la tête et relâche un peu sa tension. Un moment plus tard il va recharger le feu avec une nouvelle souche. Il met cette fois-ci son réveil à deux heures puis ils se rendorment sans problèmes.

Une nuit de dix-sept heures, c'est longuet. Après avoir dormi tout leur saoul, ils se retrouvent avec sept heures à tuer. La contemplation de la plage par une ouverture en haut de la porte ne révèle rien d'intéressant malgré un honnête éclairage du gros satellite que les nuages ont découvert. Quelques minutes suffisent pour s'en lasser. Avec un peu de glaise, ils essaient de modeler quelque chose de pas compliqué, une petite tasse par exemple. La production d'Annette est tout juste discutable, celle de François tout à fait décourageante. Puis ils parlent. Bizarrement, après quelques phrases, ils ne disent plus rien de leur situation présente ou de leurs projets pour survivre. Ils se racontent leurs passés, avant de s'être connus, avec une liberté qu'ils n'avaient pas encore atteinte auparavant. Elle dit son enfance à Issoire, ses espoirs et ses déceptions dans son métier, les projets qu'elle

avait caressés de tout laisser tomber pour partir au Canada. À son tour il raconte en vrac comment il a fait avec une carrière technique un mariage de raison, puis un en principe d'amour, sans trop réfléchir, à vingt-deux ans, le divorce cinq ans après, son fils qui arrive à dix-huit ans et refuse toute autre perspective que celle de devenir garde forestier. Comme la nuit devient de plus en plus fraîche malgré un feu bien entretenu, ils finissent par se remettre au lit. Vers l'aube, ils dorment encore une couple d'heures et ratent le lever du soleil.

La seconde journée commence sensiblement comme la première : avec le soleil. Il fait encore frisquet et ils ont mis tous leurs habits. Debout devant le refuge, ils contemplant le décor où des flaques d'eau commencent à s'évaporer au creux des rochers. Ça donne une légère brume au ras du sol.

— Finalement, on s'en est pas mal tirés, remarque Annette.

— Oui. Ce qui me fait le plus plaisir, c'est qu'il y aura nettement moins à travailler aujourd'hui.

— Toi, je commence à te connaître. Si on s'arrangeait pour que le travail n'existe plus, tu te débrouillerais pour le réinventer.

Ils commencent par explorer un peu plus les environs. Leur crique est flanquée à droite et à gauche par deux autres criques et il y a gros à parier que ça continue au-delà. L'intérieur n'a rien d'attirant. Pas

d'éminence en vue, d'où on pourrait avoir un horizon plus vaste.

— Qu'est ce que tu souhaiterais voir ?, demande-t-elle.

— Par exemple où poussent les branches contournées. Ce sont de vrais arbres, même s'ils ne dépassent pas deux ou trois mètres. Ça serait un peu plus drôle de vivre auprès d'un bosquet. Avec ça qu'on trouve plus d'animaux quand la végétation est plus dense.

Après quoi elle le qualifie de sale prédateur.

Elle n'est pas satisfaite du lit qu'elle leur a bâti et se lance dans des opérations plus ou moins bizarres sur les algues sèches avec l'idée de les assouplir. Elle les martèle à coups de bâton après les avoir fait détremper. Il paraît qu'on traitait ainsi le lin et le chanvre. Il la regarde faire deux ou trois minutes puis va fouiller dans les tiroirs pour voir s'il n'y aurait pas quelque chose qu'on pourrait transformer en hameçon. Il trouve bien une boîte d'épingles de bureau, mais elles se tordent trop facilement. Alors il essaie de refendre des tiges sèches – ce qui marche bien – pour tresser une nasse – ce qui ne marche pas du tout.

Après la journée de survie très réussie de la veille, ce sera la journée des insuccès ou des demi-succès. Certes, Annette arrive bien à obtenir avec certains goémons une filasse à peine rêche, mais les quantités résultantes sont minimales. En deux heures de

martelage ils accumulent le volume d'un oreiller. Tant pis. Ils prendront patience. Ils ont mis à sécher au soleil leurs poteries de la nuit. Elles n'attendront pas d'être mises au four pour commencer à se fendiller. Un essai pour fumer des mollusques sur un feu de bois humide ne donne rien de convaincant. L'exploration du bord de mer à marée vraiment basse ne fait pas découvrir d'autres animaux comestibles. Pas de crabes ni de crevettes. Ça fait grommeler François qui assure qu'en vertu des lois de l'évolution on devrait en rencontrer puisqu'il y a des poissons.

Ils finissent par repartir en promenade exploratoire, traversent la crique de droite en suivant le bord de mer et continuent. Au numéro trois, une très petite rivière se jette dans la mer. Elle est bordée d'un bandeau d'une sorte de plantes grasses qui poussent dans la terre humide et atteignent fièrement cinq centimètres de hauteur. Pas de fleurs. Pas de fruits. Dans la rivière on ne voit aucun poisson, ni aucune trace de ver sur le fond boueux. Ils font demi-tour et rentrent pour la sieste.

L'après-midi n'apporte rien de plus, sauf peut être qu'il retrouve dans un tiroir un sachet de graines de tournesol qu'il voulait planter au printemps prochain. Si ses patients calculs sur la durée de l'année et la saison présente sont favorables, ils vont bientôt introduire un élément de taille dans l'écologie locale.

Finalement ils martèlent des algues une bonne partie de l'après-midi et finissent par tresser un oreiller et un bandeau qui préfigure une couverture plus large que la cape. Ça a l'air d'une inquiétante fragilité mais il faut bien faire avec. Après, ils empilent encore des algues sur le lit pour le rendre plus isolant.

Le troisième jour, il découvre que les mollusques sèchent très bien sur des pierres au soleil brûlant de l'après-midi. Le quatrième, c'est elle qui l'entraîne de nouveau au bord du ruisseau et émet l'idée de goûter les plantes grasses. C'est comestible, avec une saveur légèrement sucrée.

* * *

Il leur faut dix jours pour reprendre l'idée de la nasse. Le premier échec avait dû les marquer. Avec des tiges détremées pendant quelques heures, on peut refendre et tresser sans casser le matériau. Après quelques essais cocasses, ils obtiennent une cage présentable et l'immergent cérémonieusement. Il se passe huit longues heures avant qu'un être fusi-forme à deux yeux, mais avec des bandes natatoires suivant une symétrie ternaire, se laisse piéger. C'est un succès qui les rend un peu puérilement enthousiastes. La chair du « poisson » est infecte. D'autres suivront dont certains tout à fait mangeables. Ils ont du mal à reconnaître les bons vu que la distinction

repose sur des détails infimes.

Après un mois, ils ont franchi la révolution néolithique en passant de la cueillette à la culture. Ils ont fait germer du maïs et préparent un petit champ bien à l'abri au milieu de leur massif de rochers. Ils composent un terreau improvisé avec un mélange d'excréments, d'algues broyées et de boue ramenée du ruisseau. Il n'y a plus qu'à espérer que ces plantes apprécient les terres riches...

Après de laborieuses mesures, il semble que l'année locale dure dans les deux cent cinquante jours, locaux également. Nettement plus courte que sur Terre.

Au bout de trois mois ils ne se sentent plus trop abattus par leur aventure. S'ils pouvaient réintégrer Champeix, ils le feraient sans hésiter. Mais le fait de ne pas souffrir de la faim ni du froid aide bigrement à devenir raisonnable. Ils commencent à construire un gourbi un peu plus confortable avec une autre grotte à côté du champ de maïs. D'ici l'hiver, qui doit arriver dans une soixantaine de jours, ils devraient avoir assuré leur survie. François est en train de le faire remarquer alors qu'ils sont assis sur un rocher, près du ruisseau, en train de profiter du soleil. C'est alors qu'une luminescence bleuâtre apparaît autour d'eux, qui s'affirme de seconde en seconde. Le temps qu'il jure en attirant près d'eux la cape sur laquelle sont posés leurs vêtements et quelques affaires, que déjà

s'estompe le paysage de la planète à laquelle ils n'ont pas encore donné de nom.

(...)